



**Enfants en justice**

XIX–XX<sup>e</sup> siècles

Pour citer cet article :

Entretien de Béatrice Koepfel avec Monique Néry, 1980, p.

B : la dernière fois, tu m'avais dressé un peu le tableau comment vivaient les filles sur un plan matériel, comment elles étaient physiquement à Fresnes, et on n'a pas du tout abordé toute cette période où il y a eu un certain nombre de révoltes, mais avant que tu me parles de ça, est-ce que tu peux me faire resituer le cadre quand même de Fresnes, je me rappelle que tu avais dit que c'était donc, à l'intérieur de la prison, il y avait un secteur des mineures, filles, que c'était les cas les plus difficiles

M : bon, on parle là de 1940, elles étaient donc passées par plusieurs maisons de rééducation, pour la plupart des Bons Pasteurs à cette période là, puisque il n'y avait qu'une seule maison d'éducation surveillée qui s'appelait C...

B : c'était la seule à l'époque

M : oui, et puis le dépotoir qui s'appelait Fresnes. Bon, donc elles étaient considérées comme très difficiles, exceptées celles qu'on appelait les articles 45, qui étaient toutes des criminelles qui systématiquement étaient envoyées en prison, alors les articles 45, il y avait à ce moment là deux paricides qui avaient tué père et mère, une infanticide et deux jumelles qui avaient été condamnées à vingt ans de travaux forcés pour dénonciation de maquis, alors celles-là n'étaient pas difficiles mais elles devaient purger leur peine en prison

B : mais elles étaient avec toutes les autres .

M : elles étaient mélangées aux autres. Alors les autres, certaines avaient été là au départ pour vol, mais le plus grand nombre avait fait en plus de la prostitution, c'était la période où les américains étaient encore là présents et la prostitution auprès des jeunes florissait peut-être encore plus que maintenant

B : et c'est pour ça qu'elles étaient à Fresnes .

M : oui, pour prostitution, non vol en général et prostitution en plus

enfin, si tu veux, les conditions dans lesquelles elles avaient vécues précédemment étaient telles, parce que en fait elles avaient été arrêté quelquefois à la fin de la guerre, tout de suite derrière... en 45, 46, et elles faisaient des séjours beaucoup plus longs dans les internats qu'actuellement, elles étaient de toute façon gardées dans le secteur de l'Education surveillée jusqu'à leur vingt et un an parce que la majorité était à vingt et un an et certaines en arrivant à Fresnes, avaient déjà trois ou quatre ans de maison de rééducation, qui étaient plus souvent appelées maisons de correction, que maisons de rééducation. Bon, sinon, elles étaient à Fresnes, installées en dortoir, chaque dortoir contenait à peu près douze filles, qui vivaient complètement enfermées dans ce dortoir, puisque la porte ne s'ouvrait qu'avec une clef et il n'y avait pas de poignet

B : alors elles vivaient tout le temps en collectivité

M : oui, de nuit et de jour, et elles mangeaient aussi dans ce même dortoir. Elles y mangeaient, dormaient et se lavaient, en sortant dans la journée que une heure en récréation, dans la cour de la prison, et alors dans cette cour, on essayait de jouer avec, c'est-à-dire on faisait une partie de ballon prisonnier ou une partie de volley, mais ça n'allait pas plus loin.

B : et le personnel éducatif, tu peux me raconter de qui il était composé, comment il était recruté et où il travaillait ?

M : alors le personnel était encore pour les trois quarts un personnel de la pénitencier, puisqu'on <sup>y avait</sup> avait juste au moment où l'Education surveillée se créait, et dans la prison, enfin à Fresnes c'était encore le personnel de la pénitencier qui était majoritaire et nous étions que six éducatrices, sans homme, enfin sans éducateur puisque il n'y avait que des filles et qu'il n'y avait pas encore à ce moment là possibilité d'équipes mixtes, nous étions donc six jeunes éducatrices qui avions le devoir de changer les méthodes, ce qui était ridicule parce qu'on vivait dans une atmosphère carcérale perfectionnée, les carreaux étaient armés, les dortoirs étaient bordés de couloirs grillagés dans lesquels

nous circulions la nuit sans avoir le droit d'entrer dans les dortoirs et les consignes étaient : "marcher toujours derrière une fille, jamais devant parce qu'elle pourrait vous attaquer". Bon alors, quand au personnel, les conditions de vie du personnel étaient les mêmes que les conditions de vie des mineures puisque la grande majorité du personnel couchait tous ensemble dans un dortoir, qui lui était affecté. Nous avions un dortoir et des chambres de garde, quant nous étions de garde de nuit. Alors la directrice venait de l'Education nationale et son mari était greffier, si bien que c'était un ancien couple qui était qui était aussi dans une situation anormale, puisque la mari était sous la direction de sa femme. Alors ce couple qui supportait très mal, un de vivre en prison, deux d'avoir cette fonction a été à l'origine des difficultés qu'on a eu avec l'ensemble des mineures. Assez rapidement, ils se sont mis à taper sur les mineures quand nous étions absentes, c'est-à-dire que la nuit ils se relevaient et le mari tenait les filles pendant que la femme tapait et on retrouvait le lendemain les filles avec des ecchymoses et on entendait parler de choses assez épouvantables.

B : tu veux dire un couple de sadiques qui les tapaient

M : sadiques, je sais pas, je peux pas dire, mais ce que je pense, c'est que le fait qu'ils habitaient eux-mêmes dans la prison qui suait l'ennui, fait que ce couple est passé par... et séparés de leurs enfants ils n'avaient pas le droit de venir vivre là, ce couple a fini par se détériorer pendant cette année, section de Clermont repliée à Fresnes et venant de la centrale de R~~en~~u, Sinon, quoi te dire, que j'avais été frappé au départ quand je suis arrivé là première fois, c'est le costume, les fards, les maquillages, toutes ces filles habillées tristement, en gris foncé avec des robes qui n'avaient pas de formes, donc toutes de la même teinte et hyper fardées. Oui, parce qu'en fait, elles n'avaient pas le droit d'avoir du fard, ni rouge à lèvres, ni fond de teint, elles arrivaient tout de même à passer du rouge à lèvres à travers la fouille dans leur vagin et retenaient le rouge à lèvres jusqu'à ce qu'elles puissent l'utiliser après dans le groupe. Quant au fond de teint, elles grattaient les murs qui étaient en brique, elles pilaient cette brique et elles la mélangeaient avec le beurre de la ration, ce qui

faisait un maquillage très ocré et assez inattendu. Alors d'autre part, elles se fardaient les lèvres à "la dégoutée", c'est-à-dire que en fait elles dessinaient les lèvres qui remontaient vers le nez, et ce qui faisait que'elles étaient tout de suite repérées dans la rue, parce que c'était à ce moment là la façon dont les filles entre guillemets se maquillaient. Ce qui a complètement disparu, parce qu'actuellement on peut pas comme ça reconnaître une "fille", sauf si elle est habillée d'une certaine façon, mais actuellement elles se maquillent très normalement

B : je crois que ce que j'aurais aimé aussi c'est que tu évoques tous les rituels, la bouffe, comment ça se passait, le coucher, les activités et puis aussi l'attitude des filles par rapport à ces activités, tu disais l'autre fois qu'elles avaient comme punition le mitard, si je me rappelle bien, avec un certain nombre de..

M : si tu veux, on peut prendre ce qu'il se passait du matin jusqu'au soir. Bon alors normalement, elles devaient se lever à 7 heures du matin et nous arrivions donc, prendre notre service à 7 heures, et le premier travail c'était de les aider à se lever, on les retrouvait en général deux par deux ensemble dans le même lit, ce qui moi au début ne me paraissait pas tellement étonnant parce qu'il ne faisait pas très chaud, mais ce qui était stigmatisé à ce moment là par la directrice qui parlait d'homosexualité, de salopes, de dégueulasse.. bon, et ces filles qui n'avaient pas grand chose à faire dans la journée avaient pas du tout envie de se lever ; si bien que cette période de la journée, le matin était un moment difficile, il fallait trouver une astuce qui leur donne vraiment envie de se lever si on ne voulait pas passer par la manière forte quoi ! Bon alors une fois levées, elles se lavaient, et elles se lavaient fort bien, et ~~je pour dire que j'ai en- pris au vu de la manière dont elles se lavaient et~~, parce que comme la plupart avait fait de la prostitution, elles avaient des habitudes d'hygiène extrêmement rigoureuses et elles étaient très exigeantes vis à vis des autres quant à leurs toilettes intimes et, elles se savaient certaines malades, puisque certaines étaient syphilitiques à bloc, mais enfin par rapport à leurs corps, elles l'entretenaient, c'était vraiment ... elles le disaient même très nettement, c'est notre instrument de travail, il faut qu'on se le conserve. Bon alors après ça, elles étaient

donc toutes ensemble dans ce même dortoir, elles déjeunaient, elles prenaient leur petit déjeuner et ensuite nous devions les occuper, dans la matinée, certaines avaient le droit d'aller à l'atelier de couture ou à la cuisine, enfin il y avait des places qui étaient sollicitées comme agréables, intéressantes, tout particulièrement la cuisine, l'intendance, et puis celles qui participaient aussi aux travaux d'infirmerie. Mais la matinée était relativement longue, en général dans la matinée, il n'y avait pas trop d'incidents, la directrice passait dans les groupes, elles vérifiait l'état des lits, elle sanctionnait la cigarette si elle en trouvait ou si elle en voyait fumer, en fait les filles avaient très peu de cigarettes, mais elles en fabriquaient avec la paille de leur sommier. Bon après, au moment du déjeuner

B : mais elles ne faisaient pas le repas elles-mêmes non ?

M : certaines d'entre elles allaient aider la cuisinière, mais sinon on leur apportait à manger, alors on mangeait vraiment toutes ensemble, c'est-à-dire que l'éducatrice mangeait avec les douze filles, toujours dans ce dortoir fermé, dans des assiettes qui n'en étaient pas, c'était des assiettes métalliques avec des quarts qui ressemblaient aux quarts de l'armée et au sujet de cette vaisselle, il était dit, "attention, faites gaffe, elles sont syphilitiques, vous ne devriez pas manger avec elles. Bon, elles étaient très bien nourries, parce que on sortait de la guerre et elles étaient considérées comme ? , donc physiquement, elles étaient en forme, et l'après-midi se passait un peu de la même façon, on s'ennuyait et en général l'atmosphère se dégradait dans l'après-midi, comme chacun des groupes était séparé et n'avait aucune communication avec les autres, il y avait toute une circulation de l'information et des sentiments qui se faisait à l'aide de biftons, c'est-à-dire de petits papiers qui circulaient, ou par l'intermédiaire des éducatrices qui pouvaient être d'accord pour que la situation évolue ou par tout autre système, enfin tous les systèmes de prison, possibles et imaginables, c'est-à-dire qu'on convient d'un coin précis à l'avance ou bien

B : mais c'était pour communiquer avec qui là ?

M : pour communiquer avec d'autres filles qu'elles n'avaient pas l'occasion de rencontrer, parce que... ce qui m'avait frappé c'est qu'en fait, ces filles essayaient de compenser leur solitude par, comment peut-on dire, on peut pas dire que c'était de l'homosexualité, mais si tu veux elle recréait la forme d'un couple, plus par le côté affectif, c'est-à-dire qu'enfin elles se promettaient fidélité et elles se soutenaient quoi qu'il arrive et si une des deux filles du couple avait des ennuis, l'autre se sentait solidaire et devait à ce moment là

B : oui, il y avait tout une vie

M : affective profonde, bon qui allait dans certains cas jusqu'à l'homosexualité visible, mais lorsque la directrice pensait que les trois quarts d'entre elles resteraient homosexuelles, bon ben sur ces quatre vingt filles qui sont sorties en 47 de Fresnes, à ma connaissance il y en a qu'une seule qui le soit restée et moi j'étais assez étonnée parce qu'absolument incompétente et j'en discutais comme ça à l'extérieur, en particulier avec ma mère, qui pleine de bon sens, me disait t'inquiètes pas, il suffirait qu'il y ait des garçons dans le coin pour que ça s'arrange, c'est dire que notre formation était pratiquement inexistante. Quant les filles étaient en crise, bon elles se bagarraient entre elles quelquefois, mais le plus souvent elles allaient directement sur les carreaux, elles cassaient les carreaux à mains nues, ce qui était tout de même assez dangereux parce que comme le verre était armé, il avait une assez forte résistance et elles se coupaient souvent les veines. C'est assez angoissant d'entendre ces carreaux tombés, j'avoue que même encore maintenant, je supporte pas d'entendre un carreau tombé ; les filles accrochées au grillage et tapant de la main qui ne tenait pas la grille, et tapant les carreaux, ce qui était à mon avis, je peux me tromper, mais enfin, qui était une forme de... en fin, ça pouvait aller jusqu'au suicide, jusqu'à une certaine forme de suicide

B : de désespoir

M : de désespoir oui. Autre forme à mon avis suicidaire, lorsqu'elles étaient envoyées au mitard, j'y reviendrai, j'expliquerai pour quelles

raisons elles pouvaient aller au mitard, j'en ai vu un certain nombre d'entre elles se couper les poignets et introduire des matières fécales pour que ça s'envenime et que, enfin si tu veux, pas une intoxication, mais un empoisonnement, ce qui est quand même... parce que au mitard elles n'arrivaient pas forcément à avoir un morceau de verre, mais comme elles avaient tout de même ce qu'il fallait pour manger, elles arrivaient à s'esquinter avec la fourchette '.

b : il y avait beaucoup ce qu'on appelle l'automutilation, le bris de vitre et tout ce qui est

M : et automutilation aussi avec une lame de rasoir sur les bras, plus tatouages, tatouages qui évoquaient souvent le nom de la fille qu'elles aimaient ou du garçon qu'elles avaient aimé, plus tous les tatouages classiques, tous les tatouages classiques en prison, enfin les quatres points, c'est-à-dire un point entouré de quatres autres, c'est-à-dire que je suis seule entre quatres murs, bon les trois points : mort aux vaches etc.... Alors pourquoi allaient-elles au mitard, bon elles allaient au mitard dès qu'il y avait un incident un petit peu plus important, mais ça n'avait pas besoin d'être très grave pour se retrouver au mitard ; je peux raconter au moins deux histoires, il y avait un groupe disciplinaire où se retrouvaient les filles qui étaient les plus résistantes au règlement et ce groupe disciplinaire avait décidé que si la directrice leur manquait de respect, de lui casser la gueule, alors bon un matin, la directrice va dans le groupe, et puis elle les inspecte et à un moment la plus petite, la plus jeune d'entre elles qui était au bout de l'alignement, se voit approcher par la directrice qui lui dit : "vous avez fini de me regarder comme ça d'une façon insolente", alors cette gosse qui était encore toute jeune, elle avait 16 ans, pense que c'était une insulte et... il n'y a pas de problèmes, elle ne peut pas laisser passer et elle envoi un coup de poings dans la figure de la directrice (rire des deux) en plein dans les yeux, dans ses lunettes, qui la marque définitivement de deux cocards, la directrice se met à hurler et la fille est transportée au mitard de force, par le mari et d'autres gens, alors là bon d'accord l'incident était peut-être relativement grave, mais ce qui était le plus choquant, c'était de voir

le nombre d'adultes qui participaient à ça, c'est-à-dire que une fille pour être emmenée au mitard, elle était toujours tirée, tirée par terre, par les bras ou par

B : par plusieurs adultes

M ; par plusieurs adultes oui, et quand les éducatrices n'y suffisaient pas, on faisait appel aux matons de la prison

B : et tu dis dès fois ça peut arriver pour un incident mineur, bon parce que ça c'était un incident relativement

M : oui, là c'était un incident important, mais un incident mineur par exemple le fait de communiquer avec des biftons, le fait d'envoyer les biftons sur le chemin de ronde pour que les prisonniers hommes puissent aussi communiquer avec elles, alors au mitard, je crois que l'autre fois je t'avais raconté que ce qui était assez poignant, c'est que quand les filles étaient toutes seules dans leur cellule, pour s'occuper, elles chantaient

B : oui, j'aurais bien voulu que tu en reparles de ça

M : et elles chantaient en général fort bien, alors elles chantaient des chansons d'Edith Piaf ou d'autres chanteuses, si tu veux populaires, et les hommes qui étaient dans la division proche, les écoutaient et même intervenaient en les appelant et en leur demandant de chanter, et dans la nuit elles chantaient parfois plusieurs heures de suite comme ça, et ce qui est aussi impressionnant, elles participaient au rappel, c'est-à-dire que sur... quand elles entendaient que les hommes pour une raison qu'on ignorait en général, tapaient le rappel, c'est-à-dire qu'en fait ils devaient se plaindre de sévices, pour la nourriture, enfin des choses comme ça, alors elles y participaient c'est-à-dire qu'elles se mettaient sur le dos et elles tapaient avec leur pieds d'une façon rythmique sur les grilles du mitard, ce qui faisait un espèce de tam-tam lancinant qui pouvait durer des heures

B : ça pouvait durer des heures

M : elles se relayaient pour taper, remarque hein, mais enfin elles pouvaient taper.... pendant que les hommes eux-mêmes tapaient, alors ça, ça a créé une atmosphère très angoissante et c'était une des raisons pour la quelle la plupart du personnel de cette période a craqué avant un an

B : et tu m'avais dit qu'il y avait un nom, ou peut-être c'est moi qui me trompes, un nom concernant des chants à la révolte non ?

M : oui, alors quand elles en avaient la possibilité, si tu veux celles qui étaient très en forme, elles chantaient ce qu'on appelait des chansons de foire, c'est-à-dire qui appelaient à la révolte, et qui sont des chansons classiques qui existent encore actuellement dans le milieu pénitencier, je vais tout de même pas t'en chanter une (rire), mais enfin si ça t'intéresse, je te copierai les paroles (rire). Ce qui était vraiment très contraignant, c'est vraiment le système de fermeture des portes, c'est-à-dire que partout où on passait il fallait fermer à clef et cette clef qui avait une taille respectable, ça devenait vraiment le symbole de l'enfermement et nous avions ordre de ne pas la perdre, nous pouvions nous, éducatrices, être renvoyées dans la journée si on l'égarait, alors il y avait un jeu d'organisé du côté des filles, le jeu consistait à piquer la clef à une éducatrice pour voir ce qui allait se passer, parce que c'était plutôt amusant de voir la réaction de l'éducatrice, voir si elle s'affolait ou non, alors une de mes collègues comme ça a perdu une clef, on l'a retrouvée dans la chasse d'eau des WC, pendu par un fil à l'intérieur de la chasse, mais elles ont fait marcher leur éducatrice qu'elles aimaient bien le temps qu'il faut pour voir quelle serait sa réaction, parce que c'était en même temps un symbole d'enfermement et un symbole de pouvoir, c'est-à-dire que dans la mesure où elles avaient la clef, ou elles étaient arrivés à en piquer une, elles pouvaient espérer presque partir de Fresnes, tu vois parce que c'était la même clef qui ouvrait toutes les portes même dans les divisions d'hommes

B : il y a avait une seule et unique clef qui allait dans tous les trucs

M : il n'y avait que la porte centrale qui s'ouvrait avec une autre, mais ça pouvait être une occasion d'aller rejoindre les hommes

B : oui, alors là c'est le cadre, est-ce qu'on pourrait commencer, parce que l'on fera ça en deux fois, c'est que tu commences peut-être à me dire parce que c'est quand même intéressant à Fresnes, d'après toi quels on été, bon on le voit déjà quand tu parles des vitres, des brimades de la nuit par la directrice et son mari, le mitard, ces filles jeunes qui étaient là pour des motifs divers, mais d'après toi quels on été les ferments de la révolte d'après toi et comment elle a démarré, on reprendra vraiment la révolte au deuxième entretien, si tu veux bien

M : le ferment de la révolte

B : d'après toi, qu'est-ce qui a engendré, comment ça s'est passé le début

M : je pense si tu veux que, déjà pendant tout l'hiver, parce que moi je suis arrivée en novembre et que la révolte, je suis arrivée en novembre 46 et la révolte a eu lieu en mai 47, il y a eu une accumulation de petits faits, en particulier des brimades quotidiennes, en particulier des sévices même corporels, qui ont fait que petit à petit la plupart des filles se sont ligüés) contre cette directrice et en fait mpi ce qui m'avait frappé à un moment et je me souviens même l'avoir écrit sur un rapport ou en avoir discuté avec des gens à l'extérieur, ce qui me frappait c'est que les seules personnes qui étaient respectées, c'était les personnes qui tapaient, si bien que j'avoue qu'à un moment j'étais partagée et je me suis dit en fait est-ce que quelques, une paire de gifles donnée au bon moment pourrait éviter l'envoi au mitard, et je me souviens je les avais compté parce que... comme je n'aimais pas du tout personnellement être giflée, ça me paraissait vraiment quelque chose d'anormal si tu veux de gifler quelqu'un, c'est une chose que je ne pouvais pas supporter, alors j'avais tout de même compter le nombre de paires de gifles que j'avais donné cette année là, j'en ai donné douze paires, hein des aller-retour, dont, ça c'est pas pour me justifier, mais si tu veux qui.... enfin la raison était la suivante, j'avais

remarqué que quant on les giflait fort, rapidement et une seule paire de gifles, ça provoquait une crise de larmes, que les filles se détendaient qu'elles arrêtaient de casser les carreaux et comme casser les carreaux c'était l'envoi immédiat au mitard, j'avais fini par penser qu'il valait mieux que je leur flanque une paire de gifles pour leur éviter le mitard pendant quinze jours, trois semaines et quelquefois sans nourriture, avec de l'eau seulement ; bon alors je pense si tu veux que ces brimades perpétuelles, alors que le personnel lui-même était compréhensif et en dehors de cette directrice et de son mari, peu de gens si tu veux, ne participaient aux sévices, en dehors de... tu peux considérer que les gifles que je donnais étaient des sévices, mais sinon le reste du personnel et en particulier les vieilles de la pénitencière avaient une attitude de compréhension vis à vis des filles qui étaient présentes. Peut-être qu'elles avaient beaucoup d'expériences et de bouteilles mais elles se permettaient d'être... même gentilles, d'être affectueuses, par moments c'était la bise, tu vois quand tous ces gosses se couchaient le soir, elles demandaient quelquefois à être embrassées, mais c'est en fait plus les brimades perpétuelles du couple directrice-greffier qui à mon avis ont été un ferment de révolte.

B : surtout que c'était la nuit, donc spécialement la nuit

M : qu'ils sévissaient oui, oui, pendant que nous n'étions pas là quoi, parce que si tu veux, il n'y avait qu'une personne de garde la nuit et le personnel qui couchait dans le dortoir n'avait pas l'obligation de se déplacer si ça bardait. Bon, c'est que j'avais aussi remarqué c'est que... une certaine force physique les impressionnait, mais aussi les seules personnes qui étaient vraiment reconnues, c'était les gens qui parlaient très doucement, alors qu'elles criaient toute la journée et elles utilisaient un langage argotique qui était pour moi, quand je suis arrivée, absolument pas compréhensible

B : à ce point

M : ah oui ! elles parlaient argot couramment et moi si tu veux en de-

hors de : "merde, vous me faites chier" je ne comprenais pas grand chose, bon alors ce qui aussi m'avait étonné, c'est que comme nous étions jeunes éducatrices, elles auraient voulu nous mettre de leur côté et c'est vrai que on était en porte à faux, à savoir que on comprenait leur révolte vis à vis de la directrice parce qu'on partageait leur sentiment d'insatisfaction, puisque nous mêmes nous étions traités comme des gens incompetents et qu'on ne pouvait pas donner raison à la directrice en fait, on sortait de la guerre, certaines d'entre nous sortaient des camps de concentration et qu'on faisait vivre à des gens ce qu'on n'avait pas supporter nous-mêmes, donc on ne pouvait pas être d'accord et ça se sentait, ce qui fait que ça plus... un certain nombre d'incidents de refus de parler, de brimades, de refus de faire sortir celles qui pouvait espérer avoir leur majorité parce qu'elles s'étaient bien tenu, enfin tu vois, un certain nombre

B : ah oui, il y avait des sorties

M : c'était à ce moment là le système progressif, c'est-à-dire que on méritait sa sortie, bien que là elles étaient dans la dernière solution et qu'on pensait qu'on les ferait toutes sortir qu'à vingt et un an, certaines par leur attitude pouvaient espérer sortir plus tôt. Alors les brimades, les injustices, il y avait un climat de violence, il y avait aussi le problème de la drogue qui à ce moment là était, la drogue utilisée à ce moment là était de l'éther, enfin l'infirmière par exemple ne pouvait pas laisser un coton d'éther trainer ou la bouteille sans qu'elle disparaisse tu vois.

B : mais là où tu disais elles dormaient toutes ensemble, quatre vingt filles, c'était grand comme espace ou... j'imagine mal

M : je sais pas, je dirais la taille du château là, avec des dortoirs donc de douze qui aurait fait la valeur de quatre bureaux en haut

B : elles étaient par douze, elles étaient toujours les mêmes ensemble dans le même lieu

M : oui, et alors ces groupes aussi marchaient avec un système progressif, c'est-à-dire que, on passait du groupe E dans le groupe D et on grimpeait et les meilleures se retrouvaient dans le groupe A et les éducatrices en fonction de la cote d'amour, c'était pareil.

B : là aussi c'était pareil alors

M : c'était pareil. Moi je sais pas ce que je peux te dire par rapport à toute cette violence qui existait

B : mais est-ce qu'elles étaient violentes entre elles.

M : d'une certaine façon oui, je me souviens quand j'étais au groupe B est arrivé cette gamine dont je t'ai parlé tout à l'heure, et lorsqu'elle est arrivée, elle a pas prononcé un mot, elle arrivait du Bon Pasteur d'Orléans, et elle est restée assise sur son lit et j'avais à ce moment là dans mon groupe une fille de Marseille qui était considérée comme un caïd et qui avait une attitude très masculine vis à vis des autres filles du groupe et je savais pas trop qui avait le pouvoir, si c'était elle ou moi, et quand cette gosse n'a pas voulu venir dîner à table, bon c'est elle qui c'est déplacée et qui lui a tapé dessus en lui disant : "ici on mange toutes ensemble, c'est la règle, on essaye de s'en sortir toutes ensemble, l'éducatrice est d'accord, fait pas la con, viens à table". Bon il y avait toujours l'espèce de violence à fleur de peau qui pouvait vraiment

B : il y avait quand même des caïds, enfin des femmes, meneurs

M : dans chaque groupe à peu près

B : dans chaque groupe, il y en avait quand même une qui était reconnue comme

M : comme meneur, c'était pas forcément en accord avec l'éducatrice qui supportait plus ou moins bien cette forme de caïdisme si tu veux, moi je pense quand même que c'est l'attitude de la directrice qui...

d'autres parts, les filles étaient très en forme physiquement parce que elles mangeaient correctement, elles étaient exacerbées par ce manque de relations entre elles et puis vis à vis de l'extérieur puisque tout leur courrier était surveillé, ouvert, et si elle recevait une lettre d'un garçon, en général, la lettre ne leur parvenait pas parce qu'on pensait toujours que c'était le souteneur, on n'avait pratiquement aucune relation avec les familles, les familles venaient très peu les voir au parloir, donc c'était une espèce de bombe permanente, alors on a essayé en cours d'année de les sortir de cette prison, on s'est même permis de les emmener camper dans la vallée de Chevreuse, en leur demandant de donner leur parole qu'elles rentreraient le soir à Fresnes, alors ça, ça a été un curieux spectacle parce que c'était une journée qui s'est fort bien passée dans la mesure où, comme elles sont toutes rentrées, on a considéré que c'était un succès, mais il aurait fallu que tu vois ce départ de la prison en chantant, des chansons style scoutisme, la ballade dans la vallée de Chevreuse, en uniforme, et comme là c'était le printemps, c'était plus la robe de bure grise, mais un espèce de coton à rayures, je sais plus qui l'autre jour ici avait exactement la même chose sur le dos (rires des deux). Bon et puis la rentrée à Fresnes en chantant, alors là je pense qu'on étaient pas très très bien, nous les éducatrice (rire). D'arriver à faire sortir des filles et les faire rentrer, tu vois, complètement récupérées par le système

B : elles étaient heureuses, contentes

M : ah oui, elles étaient contentes, mais on avait eu le droit de sortir que celles qui avaient promis de rentrer, et la promesse était personnelle, ou personnalisée comme tu veux, c'est-à-dire que je me souviens à ce moment là, j'étais éducatrice chef, j'avais grimpée (rire), j'ai été leur demander individuellement de leur promettre de rentrer et au lieu de la regarder dans les yeux, le regard bien droit, je surveillais leurs pieds, parce que la tradition voulait que si tu as un des pieds légèrement soulevé, la promesse que tu fais ne tient pas... Je crois quand même que ce qu'il faudrait que tu vois, c'est le style de relations qu'avaient les éducatrices avec les filles, enfin si tu lis le

courrier, ça vaudra le coup, et puis tu vois, ça me frappe de voir que le style était, je sais pas comment on pourrait dire psychologiquement, très maternellement, les filles nous appelaient leurs petites mères, elles se choisissaient parmi les éducatrices une femme qui représenterait la mère, et lorsqu'elles nous écrivaient, elles mettaient : " ma petite mère, est-ce que vous voulez bien ceci, bien cela...", enfin un style qui a complètement disparu..."vous ne m'avez pas regardé aujourd'hui, vous ne m'aimez plus"

B : oui, ça, ça m'intéresse justement, je voudrais lire les lettres une fois que tu m'auras raconté un peu ce que tu as fait

M : non mais j'ai pas l'impression aujourd'hui les choses comme il faut

B : si, si c'est exactement comme l'autre fois, ou tu veux qu'on arrête peut-être

M : non, non c'est pas ça, mais je sais pas si, j'aimerais mieux que ce soit plus construit, et puis j'ai pas envie de le construire tellement

B : non, mais si tu le construis, ça sera moins intéressant, là on va s'arrêter peut-être parce que là on est fatiguées, et puis moi je pense que la prochaine fois on peut démarrer la révolte de Fresnes,

M : tu veux pas non plus que je te parles de ce qui se passait vis à vis des hommes du coin non ?

B : oui, d'accord, ça tu ne m'en avais pas parlé l'autre fois.

M : d'abord, ne rentrait dans le secteur, dans ce bâtiment comme homme, d'une façon tout à fait normale et quotidienne, le mari de la directrice et le fils de l'infirmière qui avait leur âge et qui vivait là, bon, mais venait aussi pour des réparations des prisonniers et là il est certain que cette rencontre d'hommes adultes et puis de filles qui avaient

entre 16 et 21 ans, ça provoquait quelque chose, et il y avait même, des relations qui s'établissaient.. par les biftons, mais il y a eu aussi des effets de relations sexuelles et quand un détenu venait travailler, normalement une éducatrice devait rester à côté du détenu, l'éducatrice ayant à peu près le même âge que les filles, enfin moi je trouvais ça assez pesant en tant que éducatrice jeune de vivre auprès de détenus hommes qui vous regardent.. enfin d'une part sous tous les plans, enfin vraiment c'est une femme dans un lieu qui du côté des hommes est purement masculin et d'autre part en même temps te demandes aide... aides, oui,... demandes à te parler, et vis à vis des gamines, c'était pareil, il y avait la double demande, une demande purement physique, sexuelle et puis l'autre, en même temps, j'aimerais bien parler à une femme ou à une jeune fille, tu vois ou à une fille... alors par rapport à leur sexualité, bon la plupart des gosses que nous avons avaient eu des relations sexuelles, pas forcément heureuses, même pour la plupart assez dévalorisantes, parce que c'était l'effet de la prostitution et alors elles étaient agressives à notre égard, disant : " mais faut être folle pour venir ici comme condé, c'est que vous savez pas faire autre chose !", mais d'autre part, elles nous agressaient sur notre virginité possible, ou sur la façon dont on vivait en couple pour certaines d'entre nous, alors si tu resitue ça dans l'époque où ça s'est passé, à ce moment là, un couple illégitime c'était, c'était stigmatisé, c'est-à-dire que, bon parmi nous, parmi les éducatrices, il y avait bon deux sortes, celles qui étaient mariées et celles qui ne l'étaient pas ; par-don, je m'excuse, je reviens en arrière. Dans les personnels femmes, puisque c'était une majorité de femmes, les femmes de la pénitenciaire en général étaient mariées, nous qui étions éducatrices, nous ne l'étions pas, oui on avait entre vingt et un, vingt trois, vingt quatre ans enfin nous ne l'étions pas hein, et alors on était agressées à ce niveau là, à savoir : "est-ce que vous avez un amant ? comment ça se passe enfin tu vois, "est-ce que vous savez bien baisés ?"

B : par rapport à vous, c'était d'avoir quelque chose que vous n'aviez pas quoi

M : je me souviens un jour elles m'ont posé la question : "est-ce que vous êtes encore pucelle ? " Ben oui, c'est pas catastrophique, mais c'est encore comme ça, à la fois elles se sont foutues de moi et je sais plus, quelques jours après, elles m'ont dit : "en fait, vous avez de la veine". Et alors on avait peu de renseignements et puis si tu veux on posait plus de questions là-dessus, mais par moments ça transparaissait par ce qu'elles disaient avec les hommes qu'elles rencontraient en particulier celles qui faisaient de la prostitution, mais ce qui me frappe si je fais la comparaison avec celles que je rencontre maintenant, c'est que la façon dont elles faisaient la prostitution était beaucoup plus naïve, plus claire je dirais, parce que... la façon dont ça se passe maintenant, parce qu'elles rencontraient des hommes jeunes tu vois, en particulier des américains, c'était des gars qui avaient le même âge qu'elles et... bon ben d'accord elles recevaient de l'argent, mais en même temps, il y avait tout un côté fleur bleue qui subsistait, il y en avait même qui fermaient les yeux parce que

B : elles pouvaient imaginer

M : oui, parce qu'elles pouvaient imaginer que c'était autre chose que de la prostitution

B : et alors là finalement par rapport aux jeunes éducatrices, ça leur permettait d'avoir par rapport aux hommes, tu veux dire aux détenus ou aux hommes en général comme une autre position que celle d'être toujours les petites dont on s'occupe, non c'est pas ça ?

M : de toute façon, si tu veux, à la fois elles réclamaient une certaine forme maternelle de notre part, mais en même temps, elles étaient très indépendantes vis à vis de nous, parce que c'est tout de même des filles parce qu'elles étaient considérées comme les plus dures, avaient quand même une certaine personnalité hein ! et qui n'en avaient rien à foutre, donc elles nous remettaient facilement à notre place et en nous disant : "sifflement, vous n'y connaissez rien

B : c'était quand même des personnalités..

M : oui, enfin plus affirmées que celles que j'ai rencontrées après en Bon Pasteur

B : même avec une image mauvaise d'elles mais qu'elles revendiquaient comme étant des images fortes

M : oui, parce que c'était une façon aussi de s'affirmer et on entendait pas le discours qu'on entendait après, plusieurs années après : "je sors de Fresnes, je suis fichue", "je sors de Fresnes, je suis une dure et je m'en sortirai"

B : c'est ça (arrêt de la bande) oui, comme je disais, elles avaient une image négative d'elles mais elles se construisaient à travers cette image

M : oui alors ce qui était curieux, c'est que nous, quand nous repar-tions le soir par un des derniers autobus qui partaient le soir de Fresnes, nous discussions ensemble à deux ou trois, et nous nous avons au contraire l'impression de, d'être saines, par le contact perpétuel avec ces gosses qui en avaient fortement bavé et je me souviens, on se di-sait entre nous tu vois, entre éducatrices, c'est comme si on devenait prostituées

B : d'avoir vécu tout le temps

M : tout le temps, tout le temps en contact sans avoir la possibilité d'en parler avec personne, et je me souviens que un moment où j'étais assez angoissée, je suis allée retrouver mon professeur de philo pour lequel j'avais beaucoup d'admiration et d'être allé lui demander : "mais écoutez, c'est pas possible un système pareil, je travaille main-tenant en prison avec des filles que je trouve à la fois chouettes, enfin sympathiques, dures, à qui on fait vivre la taule, et nous là-dedans, on n'a plus l'impression de s'y retrouver, on a l'impression peut-être de perdre son identité ou je sais pas quoi mais...

B : toute votre valeur, vos façons d'être

M : était remise en cause, si bien que même certaines d'entre nous étaient arrivées vierges et martyres et sont reparties pour avoir l'air normales avec un amant (rire), c'était la solution, leur sexualité au moins avait l'air plus normale tu vois

B : oui, c'est ça, il y avait quand même des choses, il y avait quand un échange entre les deux quoi finalement, ce n'était pas que d'un côté, les éducatrices et les filles se sont apportées des choses

M : je pense que ça venait aussi de la proximité des âges,

B : c'est ça, et qu'est-ce que tu disais alors au point de vue des hommes, tu penses fallait rester à côté d'un homme et à la fois il y avait la même demande aussi bien pour l'éducatrice que pour la fille de

M : le même genre de demande

B : physique à la fois, et demande de paroles avec une fille, une femme

M : et tout un circuit de communications entre les hommes de Fresnes et les filles, et quand tu lisais des biftons, dès fois c'était assez touchant

B : c'est-à-dire

M : ben du genre : "je pense à toi, je t'aime, je ne t'ai pas aperçu aujourd'hui dans la cour, j'espère que je te verrais demain, si jamais tu es envoyé au mitard j'espère que tu te mettras à changer des chansons pour moi"

B : tout un échange et un regard les uns sur les autres, très sexué

M : très sexué et que j'ai pas retrouvé ailleurs, après, en particulier

dans un internat religieux

B : parcequ'il y avait les hommes à proximité et puis il y avait l'échange et ce côté clandestin très important, tout devait avoir de l'importance, aussi bien un chant, qu'un geste dans la cour

M : oui, cette espèce de retrouvailles quotidiennes, et ce qu'on leur faisait vivre, puisque nous répondions à très peu de leurs demandes, pas plus au niveau des loisirs, que d'une formation scolaire ou une formation professionnelle, donc tout était centré sur ce qu'elles ressentaient, sur ce qu'elles éprouvaient

B : et vous faisiez des rapports sur elles

M : alors normalement oui, il y avait un rapport de journée, mais il y avait aussi s'il y avait des incidents, il y avait un rapport individuel sur l'incident, je t'en communiquerai, tu verras le style, dans tous les rapports que j'ai vu, cette espèce de sécheresse dans le rapport où si tu veux on relatait le plus objectivement possible sans expliquer, sans solution à proposer

B : vous relatiez les évènements

M : voilà, on essayait pas de trouver ni les causes et on essayait pas de proposer une solution

B : vous en restiez à l'évènement

M : pas de séances de synthèse, rien, rien, rien, pas de fiches d'observation, pas de relation, aucun projet éducatif... l'enfermement intégral et par dessus le marché collectif, ce qui à mon avis est encore plus insupportable que d'être en cellule, à tel point que certaines filles provoquaient un incident pour être envoyé en cellule pour être plus tranquilles, seules, en dehors du groupe, pour pouvoir

B : tout le temps vue par les autres, regardée

M : vue, et vivre vraiment 24h sur 24 avec 11 autres filles que tu n'as

choisi... enfin je pense que n'importe qui aurait du mal à supporter

B : toujours des activités de groupe

M : pas possible de s'isoler, alors arrivé un moment, forcément, ça éclatait

B : je crois que c'est ça le pire finalement, c'est de ne même pas pouvoir se trouver à elles-mêmes une identité, un moment de retrouvailles par rapport à elles-mêmes qui leurs auraient permis de... bon...

M : alors on était tout de même culottées, parce que, on essayait quand même de leur proposer des loisirs et on avait puisqu'on sortait de la guerre, donc tu vois toute cette période où le scoutisme florissait, eh bien on avait carrément mis sur pied une compagnie de guides, c'est-à-dire une troupe féminine formée des filles de Fresnes (rire) avec le règlement si tu veux des scouts de France, la loi (rire)

B : ah c'était la rééducation par le scoutisme quoi à l'époque

M : c'est-à-dire que c'est la raison pour laquelle on avait proposé cette sortie dans la vallée de Chevreuse, pourquoi ne pas les emmener camper, pourquoi ne pas leur faire vivre une vie de fille de leur âge, qui à ce moment là, si c'était pas le scoutisme, c'était des mouvements de jeunesse, qui vraiment florissaient dans tous les coins tant sur le plan confessionnel, que sur le plan politique

B : et sur le plan médical, est-ce qu'elles étaient vraiment suivies

M : elles passaient des visites oui

B : elles étaient pas malades

M : elles passaient des visites, elles étaient suivies par l'infirmière qui était une vieille routière, qui connaissait très bien tous les problèmes des filles, en particulier tout ce qui touchait aux maladies véné-

riennes, parce qu'elles arrivaient en général malades, à ce moment là encore la syphilis était un très gros problème

B : mais ça je l'ai retrouvé aussi dans les rapports de ? , il y avait beaucoup de femmes qui avaient la syphilis, mais par exemple à ? dans les maisons de santé, il y a beaucoup de gale ou d'impétigo

M : non, je me souviens pas, tu vois ça ne m'a pas frappé... je ne me souviens pas non plus de malformations, je me souviens pas de rachitisme, je les trouvais au contraire bien plantées, un peu fortes en général, parce qu'à vivre enfermées avec une nourriture qui était presque trop riche, enfin pour ce qu'elles avaient le droit de se dépenser, pour les possibilités qu'elles avaient d'utiliser cette surcharge de nourriture, mais en général elles n'étaient pas en mauvaise santé, je ne me souviens pas, enfin je peux me tromper mais je ne me souviens pas d'hospitalisation, en dehors peut-être tout de même de celles qui étaient on avait deux mères, qui étaient là avec leurs enfants, alors elles, à un certain moment, il me semble qu'elles ont disparues, mais elles sont revenues, enfin rien de grave, une opération de l'appendicite peut-être, pas ces espèces de maladies, enfin un petit peu psychosomatiques, ou la fille... on en sort pas, elle repique

B : oui parce que ça peut être très fréquent dans certains internats,

M: les symptômes de type boulimie, mais c'est pas une maladie, non mais tu vois, elles compensaient des choses, ça oui, refus de nourriture aussi, enfin le rapport à la nourriture, mais un rapport à la nourriture assez classique dans tout ce qui est internat, et à l'époque, on donnait pas de somnifère... je me souviens si, à la demande de certaines parce qu'il y en avait qui s'angoissaient la nuit, il y avait bon peut-être quelques traitements légers de gardénal, je me souviens pas en avoir distribué, de toute façon ça aurait été l'infirmière, je ne vois pas l'infirmière passer le soir, non, ça m'a pas frappé tu vois